

914.959

HAU

HENRY HAUTTECOEUR

La Grèce.

914.959

HAU

HENRY HAUTTECŒUR


LA CRÈTE

CONFÉRENCE

DONNÉE A LA

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

LE 13 NOVEMBRE 1896



BRUXELLES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE (*société anonyme*)

Ancienne maison Vanderauwers

16, RUE DES SABLES, 16

1897

HENRY HAUTTECŒUR

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
— ΧΑΝΙΩΝ —

Αδφ. έριθ. 19339

Χρονολ. Εισαγ. 6. 3. 1963

ΕΙΔΙΚΟΤΗΣ Γεωγραφ. βιβλ.

Αριθ. 914.989/444.

LA CRÈTE

CONFÉRENCE

DONNÉE A LA

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

LE 13 NOVEMBRE 1896

BRUXELLES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE (société anonyme)

Ancienne maison Vanderawera

16, RUE DES SABLES, 16

—
1897



g. Calacabronis
Leichenent Sinfentherce
1899.



A

S. Exc. M^r G. Berovitz - Pacha

Gouverneur de l'île de Crète.

LA CRÈTE

Depuis quelques mois, la question crétoise, de même que la question d'Arménie, occupe la presse et la diplomatie européennes. Des dépêches effrayantes, lancées pour la plupart par le comité révolutionnaire arménien et quelques journaux d'Athènes et de Londres, dépêches que reproduisent avec empressement des feuilles avides de nouvelles à sensation, annoncent une série innombrable et quotidienne de massacres de nos frères, les chrétiens d'Orient. A les croire, tous les pachas descendent en ligne directe de Barbe-Bleue, et le plus somnolent des janissaires dépasse en cruauté et en anthropophagie l'ogre insatiable du Petit Poucet. Il n'est plus question, comme autrefois, du chiffre déjà respectable de onze mille vierges martyres, une bagatelle! mais bien de soixante mille, de cent mille, de deux cent mille chrétiens, égorgés en un rien de temps, dans un seul district où ils ne représentent que 16/00 de la population! Et nos compatissants écrivains, tout en fumant leur pipe, laissent tomber sur le papier une vieille larme conservée dans un coin de l'œil pour les navrantes circonstances sur les victimes de ces infâmes chourineurs qu'en Grèce on appelle des Tourcs et à Tarascon des Teurs. Et puis, songez donc! quelle veine de pouvoir imprimer en caractères gras en tête de son journal : Horribles massacres en Arménie. Cent mille chrétiens égorgés... et ça ne coûte que cinq centimes le numéro et les nouvelles sont aussi authentiques que

ce véritable papier d'Arménie « fabriqué à Bruxelles pour assainir et parfumer les appartements. »

Après les journalistes, les diplomates se sont occupés, avec lenteur, selon l'habitude professionnelle, pour ne pas agir à la légère, de ces deux questions où il y avait tant de sang répandu. « Ce n'est pas ici, disait il y a trois mois dans un meeting, M. Gladstone, ce n'est pas une question de politique européenne, c'est une question universelle d'humanité. »

Et dix mille auditeurs anglais applaudirent à tout rompre le great old man, dix mille auditeurs qui s'apitoyaient sur les chrétiens d'Orient et dont pas un n'a songé à cette poutre colossale enfoncée profondément dans l'orbite compatissant de l'Angleterre, qui s'appelle les infamies commises en Irlande.

Les Italiens, plus ardents, bondirent au récit de ces récentes atrocités. Ils oublièrent la honte qui avait rejailli sur eux après le massacre des martyrs de Castelfidardo, ils ne pensèrent plus aux désastres d'Abysinie et parlèrent d'envoyer, non pas de l'argent, mais des secours aux insurgés. Malheureusement, les vieilles chemises rouges de Garibaldi étaient usées et les glorieux débris qui survivaient avaient la goutte ou des rhumatismes.

La Russie ne disait pas grand'chose. On sait bien à Pétersbourg que le danger ne vient pas de Constantinople; et, en France, à Paris surtout, je crois que l'on n'entendra plus d'ici à longtemps le cri que j'avais si souvent entendu dans ma tendre enfance et qui retentissait près de moi, en même temps, que l'on tirait un coup de pistolet sur le tzar Alexandre II : Vive la Pologne, môssieu.

Il y a quelques semaines, dans notre bonne ville de Bruxelles, j'assistai à une conférence donnée par un étranger sur les massacres d'Arménie. Au récit des tortures inouïes dont on déroulait sous nos yeux le lugubre tableau, l'auditoire compatissant frémissait en longs murmures d'indignation. Je crus un moment qu'un nouveau Godefroid de Bouillon allait

lever parmi nous l'étendard d'une nouvelle croisade, cent fois plus motivée que toutes les autres. Par malheur, j'eus la malencontreuse idée de rappeler les attentats à la dynamite commis par les Arméniens à la Banque de Constantinople. Immédiatement, la colère de la foule se retourna sur moi. Les épithètes de Turc, de lâche, m'arrivèrent de toutes parts avec un ensemble admirable, et je fus sur le point d'être assommé comme un vulgaire Arménien.

Que voulez-vous? de nos jours de fraternité universelle, on s'apitoie sur tout. On a pleuré, même au Parlement belge, sur le sort des innocents communards massacrés par ces canailles de Versaillais, on a pleuré sur le sort des insurgés de Cuba et des Philippines qui assassinent sans pitié les soldats de l'Espagne, la mère-patrie; on a pleuré sur le sort des dynamitards arméniens comme le banquier dont parle Racine :

Pleurait, hélas! sur ce pauvre Holopherne
Si méchamment mis à mort par Judith.

Certes! je ne redirai pas la phrase historique : l'ordre règne à Varsovie. — Qu'il y ait eu des troubles en Crète, c'est certain! Que ces troubles à main armée aient été réprimés à main armée comme nous l'avons fait lors des grèves de 1886, il n'y a pas de doute. Mais de là à affirmer que l'on a entassé des montagnes de cadavres les unes sur les autres, ou bien, ainsi que l'écrivait un reporter du *Times*, que les Turcs vendaient en Crète des boisseaux de bagues et de pendants attachés encore aux doigts et aux oreilles coupés par eux, autant nous faire accroire, comme le prétendait, il a quelques jours, un autre anglais, que nos officiers belges se pàyaient pour dessert des salades de nez et d'oreilles au détriment du facies déjà si peu attirant des nègres du Congo.

L'année dernière, à cette époque, j'ai passé quelques jours dans une angoisse mortelle. Nos journaux étaient remplis des

récits prétendument authentiques des troubles de Constantinople. Et mon fils, au milieu d'un voyage en Orient, se trouvait précisément, suivant la formule consacrée, sur le théâtre des événements. A son retour à Bruxelles, je l'interrogeai sur la gravité de l'insurrection. Il n'avait rien vu d'insolite. En descendant du bateau « la Restitution », il avait remarqué qu'il y avait dans la ville de magnifiques petits chevaux arabes. Aussitôt il en avait loué un et, pendant six jours, mon cavalier parcourut Constantinople dans tous ses sens et n'apprit l'insurrection arménienne qu'à Odessa, en lisant quelques journaux de Bruxelles.

Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que nous avons une tendance à admettre tout ce que nous lisons. On affirme, on ne prouve rien et surtout on ne rétracte jamais rien. Ça, c'est le vieux cri de Pilate : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

Séparons, Messieurs, la question crétoise de la question d'Arménie et n'ajoutons que peu de foi à toutes ces nouvelles qui nous viennent de ce pays. S'il nous est difficile de savoir exactement ce que, non pas les Turcs, mais les bandes kurdes ont fait en Arménie, d'autre part, nous connaissons parfaitement les moyens criminels que les moutons arméniens ont employés à Constantinople. S'ils osent se servir de bombes de dynamite, sous les yeux de l'Europe dont ils implorent la protection, que ne doivent-ils pas faire, bon Dieu ! dans leurs lointaines contrées ?

Mais non. Admettons que tout ce qu'ils nous ont dit est vrai, et que l'Arménie entière a été mise à feu et à sang. Ici, je vous pose une seule question. Il y a, paraît-il, près de 6 millions d'Arméniens, et, s'il faut les croire, ce sont les plus savants, les plus intelligents, les plus commerçants des sujets du Sultan. Eh bien, parmi cette population égale à celle de la Belgique, il ne s'est pas trouvé quelques milliers, quelques centaines d'hommes courageux, quelques blouses bleues de 1830, pour crier : Aux armes ! et défendre leurs femmes

et leurs petits enfants. Non, ce qu'ils ont pu faire, c'a été de promener à travers l'Europe le récit de leurs infortunes et d'implorer les secours de la diplomatie et de la charité. Qui sait? un jour peut-être, ils auront rencontré dans leurs pérégrinations l'un ou l'autre de ces pauvres Crétois venus aussi, eux, en Europe, non pas pour mendier, mais pour demander aux gouvernements la faveur d'être reconnus comme nation belligérante et apporter à nos fabricants belges leurs derniers deniers pour acheter de la poudre et des armes afin de défendre en braves leurs autels et leurs foyers. Ah! je me demande ce que ces 200,000 Crétois, bloqués dans leur île isolée, doivent penser de ces 6 millions d'Arméniens.

Ayons pitié d'eux toutefois, en songeant aux veuves et aux orphelins, et faisons-leur l'aumône, faisons-leur la charité, car l'Arménien est un impuissant malheureux; mais le Crétois, celui-là est un brave et on peut lui serrer la main.

Deux puissances convoitent la Crète : l'Angleterre et la Grèce. L'Angleterre l'envie comme situation stratégique, la Grèce au point de vue patriotique. La première sait que l'île de Minos se trouve admirablement située entre Malte et Chypre, la seconde prétend qu'on y parle le grec, que l'île est grecque, qu'elle est située près de l'Archipel grec des Cyclades, que les habitants professent la religion grecque, et elle en fait une question de nationalité, de patriotisme, de religion. Hélas! nous savons par expérience que ces guerres-là sont les plus longues et les plus cruelles! Mais il ne faut pas oublier que le prétendu fanatisme des Turcs a laissé en Orient, dans l'empire ottoman, plus de cinq millions de chrétiens qui parlent le grec. Qu'à cela ne tienne! un groupe de patriotes d'Athènes s'imaginent qu'ils ne laisseront pas au Sultan une souveraineté sur des chrétiens plus ou moins baptisés. Le plan et l'ordre des revendications sont faits. Après la Crète, ils se sont promis de réclamer la Macédoine; après la Macédoine, ce sera l'île de Samos; après l'île de Samos, ce sera

une autre province... et le renard serait bien habile s'il ne leur permettait d'annexer, vu les circonstances, Constantinople. Je disais, l'année dernière, à pareille date, à notre *Société de Géographie* : Depuis qu'ils sont libres, les Grecs n'ont qu'une ambition : réunir tous les membres de la grande famille des Hellènes dispersés dans l'empire ottoman. On a prétendu que les officiers étaient toujours bottés, éperonnés et armés comme s'ils attendaient l'ordre de partir à la conquête de Constantinople. Ce n'est plus l'illustre et petite Grèce de l'antiquité qu'il s'agit de ressusciter, c'est l'empire byzantin de la décadence.

Messieurs, j'oublie que je viens vous parler géographie et il me semble que, impatientés, vous allez me crier, comme dans l'opérette de *la Belle-Hélène* : Pars pour la Crète, pars pour la Crète ! Messieurs, nous y sommes arrivés, donnez-vous la peine d'entrer.

I

SITUATION. — La Crète est comprise entre le 34^e et 35^e degré de latitude nord et s'étend du 21^e au 24^e degré de long. E. Sa plus grande longueur du cap Vyso à l'O. jusqu'au cap Sidero à l'E. est de 245 kil., tandis que sa largeur n'a qu'une moyenne de 32 kil. Baignée au N. par la mer de Candie, au N.-E. par le canal de Scarpento, au N.-O. par le canal de Cérigotto, au S. par la mer de Libye; également éloignée du Péloponèse, de la Cyrénaïque et de la Phénicie, elle est donc comme le point de contact de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. C'était le centre du monde connu des Anciens.

SUPERFICIE. — Sa surface, si nous y comprenons la superficie de quelques petites îles qui en dépendent, est évaluée à 7,800 k. c. Elle est donc un peu moins grande que la Corse.

NOMS. — L'île de Crète, actuellement appelée par les habitants *I Criti*, par les Turcs *Kirit*, porta autrefois une foule d'autres noms. La douceur de sa température lui mérita le nom de *Macara* et la beauté de son climat celui d'*Aeria*. Successivement surnommée *Doliki* pour sa forme oblongue, *Telkinia* en souvenir des peuplades *Telkines* qui l'habitèrent primitivement; *Idæa*, l'île boisée, à cause du mont Ida, couvert de forêts, *Crète*, soit que par ce nom on eût voulu désigner *Crèta*, une des filles du roi des *Curètes* ou par corruption de mot le peuple lui-même; c'est à une erreur de prononciation galamment commise par les Vénitiens, qu'elle doit ce nom de *Candie*, altération de *Candida* par lequel les conquérants italiens désignèrent au moyen âge *Rhab-El-Khandak*, fondée par les Arabes. L'île entière porta donc le nom de la capitale, comme les îles d'Andros et de Kéos. De nos jours, ce nom de *Candie* est absolument inconnu dans l'île, à l'exception de ceux qui parlent un mauvais italien dit langue franque.

OROGRAPHIE. — D'un cap à l'autre, une chaîne de montagnes s'étend comme une épine dorsale gigantesque dont les monts Blancs, appelés *Madara Vouna* par les indigènes, le mont Ida actuellement nommé *Psiloriti* par abréviation des mots *ψηλλορειτιον*, la haute montagne, et le massif de *Sithia* seraient les principales vertèbres. Les montagnes de *Lassiti*, de *Sphakia* et de *Kisamos*, ainsi que les plateaux accidentés de *Megalo Kastron* et de *Retimo*, complètent le système orographique de l'île. Le mont Ida, célèbre dans l'antiquité, situé au centre de l'île, a une altitude de 2,339 mètres dans une circonférence de près de 80 kil. L'altitude du reste de la chaîne de montagnes, entassées les unes sur les autres presque en forme pyramidale, est un peu moindre.

A partir de la ligne de faite, les pentes abruptes s'inclinent rapidement, tout d'abord pour se replier en longues vallées parallèles à la direction générale des sommets; ailleurs, des

contreforts descendent perpendiculairement jusqu'à la mer ; les gorges, qu'ils limitent en se détachant des cimes, s'élargissent peu à peu pour aboutir près du rivage à des plaines assez étendues. La plus grande est la plaine de Messara, féconde en chevaux, arrosée par le mythologique Léthé et longue d'une journée et demie de marche.

Du sommet dépouillé du mont Ida, on voit à ses pieds l'île et ses deux caps extrêmes, puis d'un côté la mer d'Afrique, de l'autre l'Archipel ; s'allongeant dans ces deux mers opposées, les caps et les presqu'îles sans nombre semblent des contreforts dont les puissantes assises plongent au fond des eaux pour défendre contre la colère des éléments la stabilité du rempart de l'Archipel. Mais ce sont surtout les montagnes Blanches qui attirent les regards. Un voyageur émerveillé écrivait : Elles sont vraiment prodigieuses ces cimes blanches qui s'élèvent si haut au-dessus de notre monde. Elles nous appartiennent et cependant elles ne sont pas à nous. L'aigle les relie à la terre, le nuage leur apporte les messages du ciel, l'océan leur envoie ses tempêtes, l'air roule son tonnerre sur leur front et lance ses éclairs de leurs flancs, le soleil leur adresse son premier salut et leur laisse son dernier baiser. Droites et immobiles, elles portent leur couronne de neige, leurs diadèmes de glaciers et elles demeurent parmi les étoiles sans se soucier du temps, sans s'inquiéter de la tempête.

LABYRINTHE. — Des cavernes ou des excavations plus ou moins grandes existent sur plusieurs points au milieu des roches calcaires. A un quart de lieue du petit village de Rufa, auprès du sommet d'une colline nue qui appartient aux derniers contreforts du mont Ida, est situé le labyrinthe que la fable du Minotaure a rendu aussi célèbre que celui de l'Égypte.

C'est une carrière, l'ancienne carrière de Gortyne, creusée par la main de l'homme, qui a de nombreuses galeries, longues, droites, assez hautes pour circuler, larges de plusieurs



VUE DE LA CANÉE.

pas. Les chauves-souris y sont assez nombreuses pour recouvrir entièrement le plafond et le tapisser d'un véritable enduit vivant dont on peut détacher des portions avec la plus grande facilité, car la lumière rend ces animaux complètement immobiles. Cette grotte, véritable carrière de guano, est sans beauté naturelle et ne produit pas une impression comparable à celle que l'on éprouve dans notre admirable grotte de Han. Le seul endroit remarquable est celui que les paysans appellent le coubeh, le dôme.

C'est, en effet, une voûte s'élevant à une hauteur très grande et qui semble d'autant plus prodigieuse que cet endroit est très étroit. De la voûte l'eau découle goutte à goutte. Les voyageurs se sont plu à écrire leur nom dans le coubeh, et, par un phénomène naturel, les lettres creusées dans le rocher se sont peu à peu remplies d'une cristallisation qui a changé ces creux en reliefs. Tournefort rapporte qu'un vieux pappas lui fit comprendre que ces caractères et signatures renfermaient une prophétie qui annonçait que le tzar de Moscovie devait se rendre maître de l'empire ottoman et délivrer les Grecs de l'esclavage.

Il faut environ trois heures pour visiter ce labyrinthe dans tous les sens.

Ce labyrinthe est-il vraiment un labyrinthe et faut-il le fil d'Ariane pour ne s'y point égarer avec ce luxe d'horreurs si académiquement décrites par Chateaubriand? Cela dépend des cas. Avez-vous un Bædeker sous le bras et êtes-vous accompagné de quelques demoiselles en chapeau rond, votre guide vous représentera le danger presque insurmontable de parcourir ces galeries sans fil et il s'arrangera de façon à vous perdre pour rire afin d'être payé généreusement. Mais présentez-vous gaiement et dites à votre guide, en lui tapant sur l'épaule : Allons, mon vieux ! pas de blagues, hein ? Il allumera sa chandelle en souriant et vous verrez que ce n'est pas si terrible que cela. C'est sale, voilà tout.

Les Grecs modernes qui s'ingénient à faire revivre tous les souvenirs de l'antiquité, n'ont pu résister à la tentation de donner à cette carrière le nom de labyrinthe. Ils auraient pu aussi bien y voir l'ancre du mont Ida, où les Curètes se réfugièrent, où Jupiter fut élevé, où Minos vint s'entretenir avec ce dieu, où Épiménides dormit de longues années et qui tous les ans, à époque fixe, était illuminé par un feu mystérieux. Dans l'intérieur, il y avait un trône élevé à Jupiter et à l'entrée un peuplier noir portant des fruits. Ces traditions ont eu moins de prise sur l'imagination populaire que le mythe étrange du labyrinthe, habitation du Minotaure. Les conquérants sarrasins ou tures ont mêlé leurs légendes orientales à la mythologie grecque : « Si on cherchait bien dans ce labyrinthe, me disait un paysan de Rufa, on y trouverait une porte sur laquelle des lettres sont gravées, et pour qui saurait lire ces lettres, la porte s'ouvrirait et laisserait voir d'immenses trésors. » Pour le remercier de son renseignement, je lui racontai l'histoire d'Ali-Baba ou des quarante voleurs.

GOLFES ET CAPS. — L'île de Crète présente un contour fort irrégulier. La rive du nord, des monts Blancs aux monts Dicté, est plus découpée que les côtes du sud. Projetant au loin ses caps, elle offre plus de golfes, de baies et d'abris sûrs. Aussi est-ce de ce côté que sont bâties toutes les villes commerçantes. Les principaux golfes sont, de l'ouest à l'est, ceux de Kisamos, de la Canée, de la Sude, de l'Armyro, de Miradel et de Sithia. La côte sud, relativement déserte et regardant vers les plages de l'Afrique plus désertes encore, n'a qu'un seul golfe profond, celui de Messara.

De tous les côtés, arrêtant nettement les derniers contre-forts des chaînes de montagnes, s'avancent comme des rochers à pic une quantité de caps. Les principaux sont : au nord, les caps Vyso, Spada, Acrotiri, Drapano, Retino, Sassovo,

Saint-Jean et Sidero Au sud, remarquons, en nombre moins considérable, les caps Crio, Matala et Langada.

HYDROGRAPHIE. — La chaîne qui court d'une extrémité à l'autre de l'île de Crète, la partage naturellement en deux grands versants, l'un septentrional et tributaire de la mer de Crète, l'autre méridional et tributaire de la mer de Libye. D'autre part, en raison de son peu de largeur, il résulte qu'elle ne peut contenir aucune rivière importante. La Crète est une contrée très sèche, car, d'une part, son sol est un véritable crible, étant presque partout formé par des calcaires en couches bouleversées, remplies de sillons et de crevasses, et d'autre part, ce n'est que pendant quelques mois de l'année qu'il tombe de la pluie et aussi de la neige sur les montagnes. Il résulte de là que les cours d'eau sont presque toujours interrompus sur une très grande partie de la longueur de la vallée; ils n'existent à l'état de nappe continue superficielle que dans les parties supérieure et inférieure, le plus souvent au voisinage de la côte. La partie moyenne n'est alors qu'un ruisseau de pierres roulées, presque toujours calcaires, pendant la saison sèche et chaude qui dure environ sept mois, de mai à novembre. La partie la plus occidentale fait seule exception; comme elle est formée par des couches imperméables, les ruisseaux y coulent sans interruption et à peu près constamment depuis les sources jusqu'à l'embouchure; en effet, le pays de Sélino est formé par des talschistes et celui de Kisamos par un terrain marneux tertiaire. Pendant la durée de la partie pluvieuse de l'année, au contraire, de décembre à avril, presque toutes les vallées renferment un torrent en général rapide. Assez souvent même, il suffit d'une grande averse pour que des torrents se forment de suite dans le fond des vallées.

Quoi qu'il en soit, les rivières les plus considérables sont le Seropotamos, l'ancienne Electra, qui sur le versant méri-

dional, traverse la plaine de Messara. Le Mylopotamos, que les Hellènes nommaient l'Oaxès, arrose le fertile district septentrional du mont Ida. C'est le plus important cours d'eau de la côte nord. Mentionnons encore le Platania, dont l'embouchure est à quelques milles vers l'ouest de la ville de La Canée; et le ruisseau si poétique du Léthé sur les bords duquel on oubliait le souvenir de ses souffrances. Les Crétois s'y baignent encore, mais ils ne perdent pas hélas! la mémoire du passé.

L'île renferme des dépressions intérieures dont plusieurs, complètement isolées forment de petits bassins fermés; les deux principaux sont les plaines de Lassiti et d'Omalos. Les eaux pluviales qui s'y rendent se perdent dans des gouffres, Χωνια, analogues aux Καταβόρες du Péloponèse.

ÎLOTS. — La Crète, entourée de toutes parts de mers profondes, si ce n'est au nord-ouest où des bancs sous-marins la relie à Cerigo et à la Morée, offre sur plusieurs points de son pourtour quelques îlots qui ne sont, pour la plupart, que des rochers arides; les principaux sont les îlots de Dhyo et de Dhya, sur la côte septentrionale, Gavdhos et Gavdopoula, à une distance un peu plus grande de la côte méridionale. Dhia inhabitée possède plusieurs ports fréquentés par les bâtiments qui vont à Candie; Gavdhos, moins aride, renferme plusieurs villages.

NATURE DU SOL. — Le sol de l'île de Crète, si souvent bouleversé par des tremblements de terre, est excessivement varié. On peut toutefois grouper en cinq catégories les roches qui la composent. Toute la partie centrale et occidentale du pays de Kisamos et de Selino est formée de talschistes, tandis que les montagnes de Lassiti et du Psiloriti renferment des amas de diorites et de serpentines. Le macigno et les calcaires forment les pays montagneux de Sithia, les montagnes

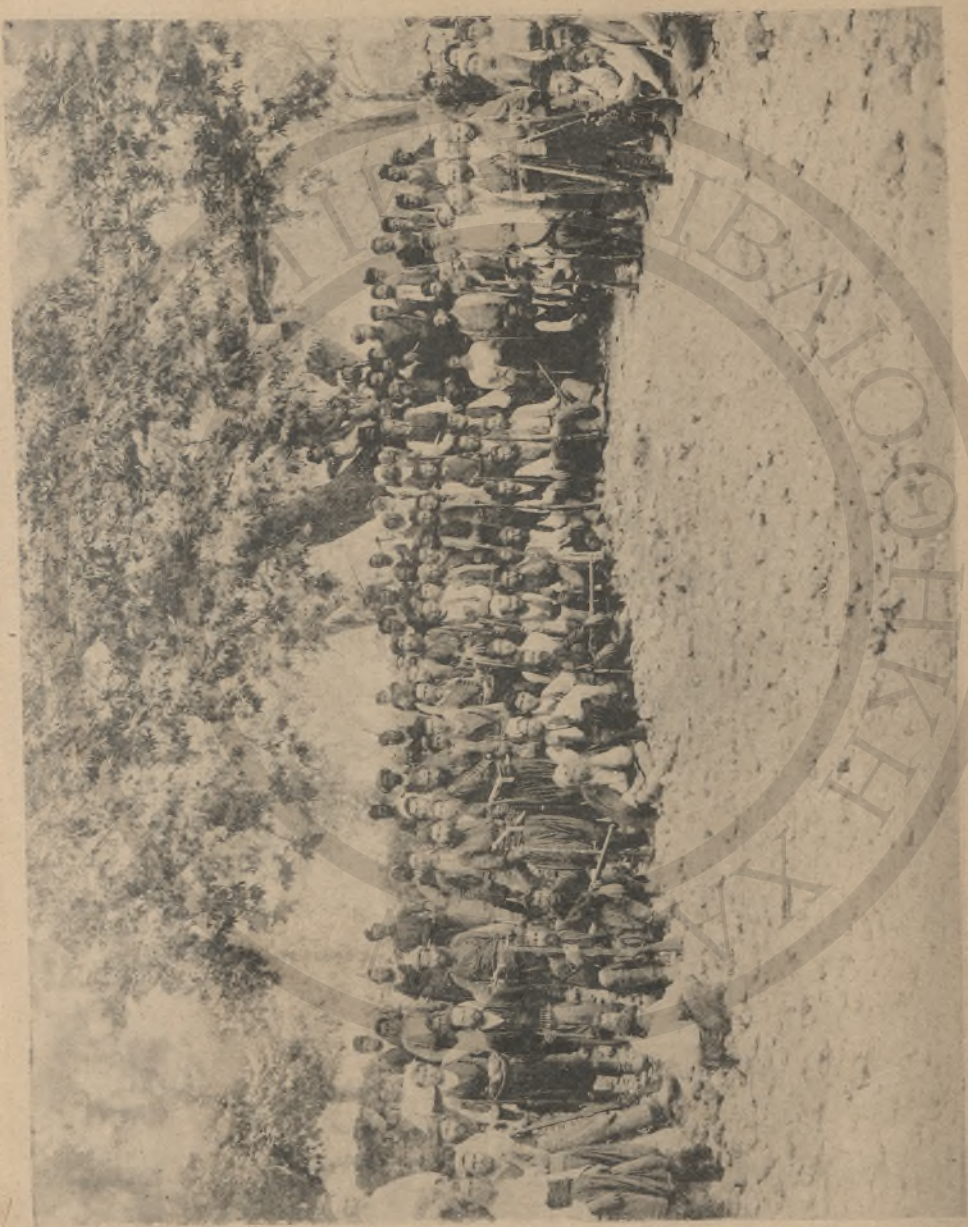
de Lassiti, de Sphakia et d'autres chaînons montagneux. Le terrain subapennin, molasses, marnes et calcaires, est principalement développé dans la partie septentrionale de l'île. Enfin les terrains d'alluvion forment les parties basses des plaines de Messara et de La Canée et des plages surtout sur plusieurs points de la côte septentrionale.

CLIMAT. — Le climat de la Crète est régulier, sec, pur et chaud. En été, la chaleur dans les plaines s'y élève à un degré considérable. Le thermomètre y monte à 40 et 45 degrés centigrades au soleil, 30 à 32 à l'ombre et ces chaleurs pendant plusieurs mois ne sont jamais adoucies par les pluies. Le ciel durant tout ce temps reste sans nuages et constamment d'un bleu d'azur. Les nuits alors sont admirables; ce sont de vraies nuits de l'Orient, calmes, blanches et transparentes; elles amènent ordinairement d'abondantes rosées. En hiver, c'est-à-dire du mois de novembre à la fin du mois de février, les pluies sont fréquentes, souvent torrentielles pendant plusieurs jours. Mais dans cette saison même le ciel reprend souvent sa sérénité, et il n'est pas rare qu'il la garde quinze à vingt jours consécutifs, surtout au mois de janvier. Au mois de février, quand le soleil se dégage des nuages, il est déjà chaud et incommode. Du reste, le froid en Crète n'est jamais rigoureux; on pourrait dire même qu'il ne s'y fait pas sentir, car la température en moyenne se maintient à 8 degrés au-dessus de zéro; elle est de 12 à 15 quand les jours sont beaux. Je parle naturellement de la température telle qu'elle existe aux bords de la mer et dans les plaines, car en hiver la neige couvre les montagnes. Elle commence à tomber vers la fin d'octobre et elle séjourne sur les cimes élevées jusque vers la fin d'avril. Certains pics en gardent toute l'année dans leurs anfractuosités. Quand les vents soufflent de cette partie, ils portent au loin un air rafraîchi. La ville de La Canée jouit de cet avantage, grâce à sa proximité des montagnes de

Sphakia. Elle leur doit aussi d'être mieux abritée que d'autres parties de l'île contre le khamsin, qui deux ou trois fois chaque année arrive des côtes de l'Afrique, et qui, bien que tempéré par son passage sur la mer, n'en apporte pas moins en Crète une chaleur étouffante.

Cette température, cet air salubre qui firent appeler la Crète Macaronis, l'île fortunée, étaient si appréciés dans l'antiquité que le docte Hippocrate envoyait ses malades se rétablir dans cette île. Est-ce à dire que toutes les parties de l'île soient également saines et salubres? Non, les terres basses sont toutes désolées par les fièvres paludéennes et l'on rencontre çà et là des villages de lépreux, car la lèpre est une maladie très répandue. D'où vient-elle? quelle en est l'origine? nous l'ignorons. Les indigènes regardent la lèpre avec terreur et la croient contagieuse. Aussi les malheureux lépreux sont-ils proscrits. Ils vivent ensemble comme un troupeau, se mariënt ensemble et engendrent des enfants lépreux. Le premier symptôme de la fatale infection suffit, la victime est aussitôt reléguée dans le repaire des lépreux, malgré sa jeunesse, sa position ou sa beauté. Ces pauvres gens subissent avec résignation les coups du fléau qui les frappe et ne tentent jamais d'appeler la science à leur aide. Cependant il y a des hôpitaux dans l'île et je suis heureux de constater que les hôpitaux militaires sont tenus avec beaucoup d'ordre et de propreté. Le nombre des malades d'ailleurs ne dépasse guère 3 p. c. de la population.

VILLES. — La Crète, qui autrefois mérita le nom de l'île aux cent villes, n'en compte plus guère que trois dignes de ce nom, situées sur la côte septentrionale, La Canée, Candie et Retimo. De ces dernières, il ne reste plus que les ruines de leur grandeur antique. Les sièges, si célèbres dans l'histoire, que Candie supporta, il y a deux siècles, et le tremblement de terre de 1856 ont détruit les travaux que les Vénitiens



BANDE D'INSURGÉS.

avaient élevés dans l'ancienne capitale. L'ensablement de son port et le voisinage des foyers d'insurrection lui ont fait préférer La Canée comme chef-lieu administratif de l'île.

Quand on débarque à La Canée, le principal port de la Crète, le premier aspect ne correspond guère à ce que l'on attendait de cette île si vantée par les anciens, cette terre de lait et de miel où les Arabes de la conquête croyaient retrouver le paradis promis par le Coran. Une petite ville blanchie à la chaux, sans arbres, sans jardins, sans monuments, au fond d'un golfe entouré de collines nues et tristes avec un fond de hautes montagnes grisâtres et desséchées. C'est à peine si l'on aperçoit çà et là quelques oliviers dans le fond des vallées. Après avoir franchi l'enceinte fortifiée et bastionnée dont les fossés larges et profonds servent à cultiver des légumes, on se trouve dans une vieille rue dont les maisons vénitiennes conservent encore des écussons et des moulures du xvi^e siècle. Cette rue est bordée de boutiques remplies d'acheteurs et de vendeurs actifs et affairés, comme le sont généralement les Orientaux. Aux coins de la rue se tiennent les changeurs de monnaie avec leurs tables et leurs casiers à argent devant eux. On remarque surtout parmi les objets en vente les longues bottes en cuir jaune que portent les paysans, pour lesquelles la Crète est célèbre depuis Galien, et les manteaux courts de la forme qu'à décrite Aristophane.

Les autres rues, larges, droites et assez bien pavées, présentent les fontaines dont les eaux sont amenées des montagnes voisines, celles des puits étant saumâtres et malsaines. Les maisons n'ont au-dessus du rez-de-chaussée en pierre qu'un premier étage souvent en bois ; au lieu de toits elles sont surmontées de terrasses en terre battue, qui donnent à la ville une physionomie un peu orientale, et sur lesquelles les habitants passent les nuits d'été, roulés dans les tapis. Quant aux églises converties en mosquées, elles n'ont rien d'intéressant et ne méritent pas la visite que l'étranger se croit obligé d'y

faire, les souliers à la main, comme l'exige le respect dû à tout sanctuaire musulman.

C'est à La Cauée et au faubourg de Khalepa que se trouve le siège de l'administration et que résident les consuls étrangers.

Ajoutons que La Canée a complété son outillage commercial par un deuxième port, celui d'Azizerge, fondé à l'est de la ville, au bord de la Sude, havre naturel parfaitement abrité qui promet de devenir l'une des principales stations maritimes de la Méditerranée.

VILLAGES. — Les villages sont nombreux, pittoresquement situés d'ordinaire, et de loin ils contribuent à l'ornement du paysage; mais l'illusion cesse dès que l'on voit de près leurs pauvres habitations. Bâties en bois, elles escaladent hardiment des pentes fort raides, plantées de sapins. Les villages de la plaine se composent presque toujours de groupes de fermes et de cabanes répandues sur un vaste espace. Mais là où les fermes et les maisons sont isolées, les murs sont épais et mis en état de défense contre un assaut, preuve manifeste des scènes orageuses auxquelles les Crétois ne sont que trop accoutumés. Partout où nous avons été dans la campagne, sur le sommet des hautes montagnes, dans les villages ou dans la plaine, au milieu des bosquets d'oliviers, quelque belle que fût la terre que nous parcourions, un sentiment de silence et de désolation nous accablait. Partout les fermes sont en ruines, les villages peu peuplés. On n'entend ni murmures de voix, ni rire, ni joyeux cris d'enfants. Il est bien loin le temps où les muses et les sirènes se disputaient la suprématie du chant. Vaincues à leur tour, les muses ont perdu leurs ailes et leur voix. Seuls, les agneaux et les chèvres répondent par leur bêlement plaintif au tintin de leurs clochettes argentines. Quelques paysans errent de côté et d'autre, nonchalamment, comme des spectres dans un château désert. Et l'on songe

involontairement au silence de la mort qui planait sur les Champs-Élysées de la mythologie.

PRODUCTIONS. — Et pourtant c'est bien toujours cette belle et vigoureuse terre de Crète, si fertile et si féconde. De ce sol si généreux, voyez comme les arbres et les fleurs s'élèvent avec une beauté qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Dès les premiers jours du printemps, le peu de terre qui recouvre les roches calcaires est pourpre de renoncules. Les roses, les lys, les anémones, toutes les plantes de nos jardins, étalent à nos yeux la variété de leurs couleurs. Le laurier-rose, si commun que l'on en fait du charbon, atteint jusqu'à 15 pieds de hauteur et pousse dans le lit des torrents et le long des cours d'eau qui, en automne, ressemblent à de longs rubans de fleurs. Au près de La Canée, dans une vaste plaine, s'étend la célèbre vallée des myrtes. Ils forment des bouquets si touffus et si élevés qu'un homme à cheval qui les traverse disparaît souvent sous leurs branches. La bruyère blanche couvre le flanc de certaines collines sur un espace de plusieurs lieues. Quand, vers la fin du printemps, ces bruyères sont en floraison, on croirait, à distance, que l'on a devant soi une immense nappe de neige. Et partout dans la campagne, des chênes verts et des vallonées, des yeuses, des oliviers sauvages, des platanes superbes; partout des châtaigniers, des poiriers, des pommiers, des pruniers, qui n'attendent que la greffe. A la pointe orientale de l'île, on peut admirer, chose presque incroyable! une véritable forêt de palmiers. Que dire de l'olivier qui couvre les campagnes et est la véritable richesse du pays. Ces arbres y sont si vigoureux que souvent deux hommes réunis ne parviennent pas à en embrasser la circonférence. Leur branchage est touffu, presque régulier; il n'est pas rare qu'il atteigne vingt et trente pieds de hauteur. Est-il nécessaire de parler des citronniers et des orangers, ces fruits si communs aux pays d'Orient. Les oranges de Crète

sont si renommées qu'elles sont exportées en grandes quantités à Constantinople et à Athènes. Dans ces deux villes les marchands crient : Oranges de Crète, comme à Paris on crie : Chasselas de Fontainebleau.

Faut-il parler des vignes du pays ? de ces vignes qui produisaient le fameux vin de Malvoisie si célèbre autrefois qu'après la colonisation de Madère par les Portugais, le prince Henri le Navigateur envoya en Crète chercher des ceps de vignes pour les implanter dans l'île africaine. La Crète est donc ainsi la souche des vins de Madère. Jadis ce vin de Malvoisie était si recherché par les Anglais que la première création de consul connue dans l'histoire moderne est celle que fit le roi Henri VIII, en nommant « un maître gouverneur, protecteur et consul pour tous les commerçants anglais en Crète », dans le temps où elle exportait 60,000 tonneaux en Angleterre.

Le malvoisie n'a pas changé. D'une teinte d'ambre pâle, sec, net au palais, pur comme le plus pur montilla, avec un bouquet vraiment particulier, c'est un vrai nectar, et il suffit d'y tremper les lèvres pour comprendre l'idée sublime de ce duc de Clarence qui, condamné à mort, demanda à être noyé dans un tonneau de ce vin.

Je ne parlerai pas des céréales. Le froment, le seigle, l'orge surtout qui donne une récolte annuelle de 45 millions de kilogrammes, et l'avoine qui en produit 8 millions ; la fève, le topinambour, la pomme de terre réussissent à merveille. Et parmi les légumes, le chou, le chou-fleur, le poireau, les artichauts dont onensemence de grands terrains et dont on fait en outre des bordures aux champs qui avoisinent les villes et les villages ; le concombre, le melon, la tomate, l'aubergine, l'épinard, le cerfeuil, tous nos légumes en un mot, excepté l'oseille, poussent en Crète cent fois mieux que dans nos potagers les mieux cultivés.

Les animaux domestiques jouissent d'une grande réputation.

Les chevaux, qui vont l'amble, sont, au témoignage de Buffon, excellents. Les mulets valent ceux de l'Espagne, de Kéos et de Malte. Les ânes sont abondants. Chèvres et brebis gambadent de tous côtés et produisent un fromage exquis. Seuls, peut-être, les porcs dont on ne s'occupe guère et qui ne se nourrissent que d'ordures et d'immondices innommables, ne ressemblent en rien aux porcs de nos contrées.

Comment donc se fait-il que cette terre si fertile soit si pauvre et nourrisse à peine ses habitants? Sans doute les insurrections sans cesse renaissantes ont appauvri l'antique grenier de l'Italie, mais ce n'est point là la seule cause de l'appauvrissement du pays.

La Crète est un pays pauvre, voici pourquoi.

II

Il y a un vieux proverbe grec qui dit ces trois mots : τρία καππα καιιστα, il y a trois lettres C qui sont les pires de toutes. Il s'appliquait primitivement aux villes dégénérées de Corinthe, de Capoue et de Carthage. Mais dans le langage populaire on voulut dans la suite désigner par là les Cappadociens, les Ciliciens et les Crétois. Les poètes et les historiens de la Grèce ont été sévères pour les habitants de la Crète. Un mot de la langue usuelle cité dans tous les vieux lexiques, χρητίζειν, signifiait mentir, être fourbe comme un Crétois. Dans l'épître à Tite, l'apôtre saint Paul nous a conservé un vers grec d'Épiménidès qui portait sur ses compatriotes ce jugement peu flatteur : Κρητες ἀεὶ ψεύσται, κακα θηρία, γαστέρες ἀργαί. Les Crétois sont des menteurs, des méchantes bêtes, des ventres paresseux. Et il ajoutait : Ce témoignage qu'il rend d'eux est véritable : c'est pourquoi reprenez-les fortement.

Et les Romains avaient à leur tour un proverbe latin qui disait : *Cretixare cum Cretensibus* et qui signifiait : être faux

en paroles et en actions, à trompeur trompeur et demi. Il est à supposer que les pauvres Crétois ont été repris fortement, car il convient, sans aucun doute, de professer à l'égard de ceux d'à présent des opinions plus indulgentes.

Avant tout reconnaissons que le sang hellénique ne se retrouve nulle part ailleurs aussi pur de tout alliage étranger, car la Crète a été préservée en partie, par sa situation insulaire, de l'invasion des Barbares et du mélange de sang slave qui coule aujourd'hui dans les veines de la plupart des Grecs du continent et des îles. La population est évaluée à 260,000 âmes dont $\frac{4}{5}$ de chrétiens et $\frac{1}{5}$ de musulmans. Quelles que soient du reste leur croyance et la violence des haines qui les divisent aujourd'hui, on peut dire que l'origine de tous est également hellénique. A peine les envahisseurs ottomans sont-ils représentés par quelques familles de Candie qui descendent authentiquement des colons turcs établis dans le pays après la victoire. Les autres sont fils de renégats qu'avait convertis en masse le sabre des conquérants, après que les Crétois, fatigués de la domination vénitienne, eurent poussé le cri de nos Gueux des Pays-Bas : Plutôt Turcs que papistes, et avaient appelé l'Ottoman à leur secours. Comme il est habituel en Orient, ces néophytes de l'Islam sont de tous les musulmans les plus animés contre les coreligionnaires de leurs ancêtres. Ils n'en ont pas moins, par suite d'une anomalie unique, conservé l'usage du dialecte hellénique, dérivé du dorien, partout employé en Crète. L'immense majorité d'entre eux ignore la langue turque.

Physiquement, on peut diviser les habitants en deux catégories que l'on distingue aisément au premier coup d'œil, le montagnard et l'habitant des plaines. Le premier est plein de vie, de santé, de vigueur, l'autre est pâle et maladif. Leur aspect est tout à fait différent. Nulle part au monde, on ne saurait trouver une plus belle race d'hommes que les montagnards crétois. Ils représentent le vrai type de la beauté, taille

haute, large poitrine, vigueur de corps, forme, visage d'Apollon. Mais les habitants des plaines sont plus petits; leurs membres sont moins vigoureux, leurs traits portent l'empreinte de la maladie. C'est la fièvre et la misère engendrée par la guerre et la paresse qui ont causé cette œuvre délétère. Les femmes des plaines sont généralement dépourvues de beauté, tandis que dans les montagnards, on retrouve le type grec dans toute sa pureté primitive.

De même qu'ils se ressemblent peu physiquement, les gens des hautes et basses terres diffèrent ici quant au caractère et quant aux mœurs. Les plus âpres montagnes de la Crète sont les monts Blancs; c'est là qu'il faut aller chercher les highlanders crétois. Ce massif presque inaccessible est la citadelle de toutes les insurrections. Peu de massifs sont en effet plus abrupts, mieux défendus par la nature contre toute attaque du dehors. Quelques-uns de ces villages sont accessibles seulement par les lits pierreux de torrents qui descendent en cascades, pendant les pluies; quand les ravins sont remplis par l'eau grondante, toute communication est interrompue. On dit alors que « la porte est fermée ». Pendant la guerre de l'Indépendance, les Turcs ont vainement tenté de forcer cette porte de la grande citadelle des monts. Les Sphakiotes se sont rendus en tout temps redoutables aux Vénitiens, aux Turcs et surtout à leurs compatriotes pacifiques de la plaine, sur lesquels ils percevaient un véritable blackmail avant que la police rurale ait été organisée.

Pallikare et voleur de bestiaux, c'est tout un. La morale sphakiote ne se fait aucun scrupule de déclarer de bonne prise tout butin conquis à la pointe de la longue *μαχαίρα*, et comme en Orient, les rites sont toujours l'essentiel de la religion, les plus audacieux voleurs se croient quittes envers le Ciel, grâce aux jeûnes prolongés du carême orthodoxe.

Le paysan crétois, au contraire, vit presque exclusivement du produit par excellence de sa terre natale, l'huile. L'olivier

a cette qualité commune avec les arbres de l'Éden biblique, qu'il donne son fruit sans exiger le travail de l'homme.

Ce présent de la nature a son danger, il encourage la paresse de la population rurale, en lui permettant de vivre dans une sorte de bien-être incomplet et de loisir plus funeste peut-être que les épreuves d'une existence difficile.

Le paysan ne prend pas la peine de recueillir le fruit de ses oliviers, c'est là une fonction dévolue aux femmes ; pendant les six semaines au moins que dure la récolte, elles travaillent dans les champs du matin au soir ; la journée des hommes se passe dans l'oisiveté du café que l'on trouve dans chaque village. Certes ! je ne veux pas dire pour cela qu'en cas de nécessité le Crétois ne soit pas capable d'un effort, mais son esprit traditionnel de routine est opposé à tout progrès. L'incertitude des événements est pour la plupart des petits propriétaires un prétexte de n'ensemencer chaque année qu'en vue des strictes nécessités de la famille. D'ailleurs étrangers à toute ambition, indifférents à toute jouissance, sauf au plaisir de boire le raki à grands coups, ces paysans n'ont pas d'autre souci que celui de voir revenir chaque jour à leur heure, les repas dont les olives, le fromage et le pain font tous les frais. Aussi un proverbe grec dit que les Crétois s'engraissent où les ânes meurent de faim.

Par malheur, on ne retrouve plus cette herbe merveilleuse, appelée Alinios, qui, s'il faut en croire un ancien, mâchée entre les dents, garantissait de la faim toute la journée. Vraiment, c'est là une sobriété remarquable, parce que les rivages de l'île, les plaines et les montagnes leur procureraient les plaisirs de la table. Un coup de filet, une demi-heure de pêche, et le marin peut remplir un panier de dorades, d'oursins et de rougets rouges délicieux. Lapins, perdreaux, coqs de bruyères, qui pullulent, n'attendent qu'un coup de ce long fusil pour aller dans la casserole. Mais non ! c'est déjà bien beau de se donner la peine de ramasser les limaçons, que l'on

exporte dans les îles de l'Archipel, où les Grecs en font une grande consommation pendant leur carême. Aux jours de grandes réjouissances, le pallikare tue un agneau et mange du macaroni. Ça, c'est un festin de Balthazar.

Le grand plaisir de ce peuple est de danser la romaïca, au son d'une petite guitare, dans les fêtes des villages et des monastères. Cette danse mêlée de chants, que les Grecs actuels ont reçue de leurs ancêtres, a de la simplicité, de la noblesse ; on y trouve une tournure sérieuse et grave, trop éloignée de la gaieté que l'on s'attend à rencontrer dans des fêtes champêtres. Les chants n'ont pas de vivacité ; ils sont lents et langoureux et l'habitude que les Grecs ont de chanter du nez rend encore leurs chansons plus traînantes et moins gaies ; leur ton nasillard est fort déplaisant. Faut-il vous l'avouer ? chaque fois que j'ai vu ces Grecs danser en chantant ces danses si mélancoliques, j'ai pensé involontairement à la danse macabre des morts et j'avais de grosses larmes qui roulaient dans mes yeux.

Je ne dirai rien de la famille crétoise. Les Crétois sont des Grecs, et les Grecs, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire l'an dernier, ont le culte de la famille. Nulle part ailleurs vous ne trouverez pareille affection et pareil dévouement.

On a dit que là où le fusil était le maître souverain, l'ignorance était sa compagne. Hélas ! il faut reconnaître que le peuple crétois n'est plus le peuple du sage Minos. L'éducation des enfants et surtout l'instruction élémentaire, laissent énormément à désirer. Et pourtant n'était-ce pas là pour les conquérants turcs un moyen bien facile d'ottomaniser la population. Mais les embarras financiers dans lesquels patauge la Turquie ont empêché les gouverneurs, même les mieux disposés envers les Crétois, de réaliser le sérieux programme d'éducation qu'ils avaient élaboré. Toutes les ressources dont ils disposaient, ressources bien minimes, car il n'existe aucun peuple au monde qui paye moins d'impôts que les Crétois

(quand ils les payent), ont été en grande partie employées à améliorer le service des communications. La Crète, en effet, a très peu de bonnes routes : chaque fonte de neige emporte quelques lambeaux de vieilles chaussées vénitiennes qui servent encore, partout où elles existent, à traverser des marais. Quant aux ponts, ce qui en reste est dans la rivière ; lorsque les torrents sont à sec, on distingue parmi les blocs de rochers qu'ont apportés les grandes eaux, les fondations des piles helléniques et les débris encore imposants des arches écroulées. Les Crétois sont trop intelligents, ils connaissent ou devinent trop bien les services que rendent les chemins pour ne point désirer vivement que des routes charretières viennent relier aux rivages les plateaux de leur île et rapprocher la côte méridionale, sur laquelle s'ouvre leur plus fertile vallée, la Messara, de la côte septentrionale, qui seule a des ports pour les navires de commerce.

Malheureusement, au lieu de créer ces routes transversales, on imagina de faire, à grands renforts de corvées, une large voie qui conduisit de La Canée à Retimo et à Candie. Mais les ressources furent insuffisantes. Personne ne peut s'imaginer ce qu'il faut d'intelligence et de sacrifices — j'en parle par expérience — pour créer des routes passables dans ces pays de montagnes. Il suffit d'une averse ou d'une secousse de tremblement de terre si commun dans ces îles pour détruire en quelques instants les travaux d'une année. Il faut toutefois reconnaître que depuis quelques années le gouvernement ottoman a amélioré dans la mesure du possible cette déplorable situation.

Il reste aux Crétois une grande ressource : la mer. Ils étaient autrefois de hardis et intrépides corsaires, et ils maintinrent si bien leur renommée de bons marins que, du temps des Romains, lorsqu'on racontait une histoire incroyable, celui qui l'écoutait avait coutume de dire : *Cretensis nescit pelagus*, comme pour exprimer que ce qu'on lui contait était

aussi impossible qu'à un Crétois de ne pas être marin. Ah ! si le calme revenait dans ces belles provinces les marins des contrées méditerranéennes reprendraient la route de la Crète et viendraient mouiller dans cet admirable golfe de la Sude où toutes les flottes européennes pourraient évoluer à l'aise. Mais non, les exactions de quelques anciens beys et le souvenir des anciens massacres ont entretenu la haine entre les musulmans et les chrétiens, ces deux frères ennemis, qu'une situation financière améliorée réunirait dans le baiser de la réconciliation.

Il y a aussi la question religieuse, secondaire, croyez-le bien, mais entretenue par les nombreux pappas de l'île qui demandent la réunion à la Grèce, afin d'être moins inquiétés et jouir à leur aise de la liberté et des nombreux biens qu'ils possédaient autrefois. On peut dire que la dernière insurrection a été protégée et conduite par eux et le comité athénien qui a su recueillir près de dix millions de drachmes pour les Crétois.

Ne croyez pas cependant que, dans cette guerre malheureuse, tout l'honneur doive revenir aux Crétois. Les Turcs ont eu aussi des accès de grandeur d'âme dont il faut leur tenir compte.

C'était au milieu de l'insurrection. La famine, une famine inouïe, décimait les rangs des insurgés crétois. A cette nouvelle, dont un ennemi aurait pu se réjouir et profiter, le gouverneur turc de l'île est pris d'une profonde pitié : Pauvres gens, murmura-t-il ; et immédiatement il fit transporter, comme jadis Henri IV, un convoi de vivres et de provisions jusque dans les retraites inaccessibles des révoltés. Ceux-ci refusèrent le pain de l'ennemi. Mais je ne sais pas ce qu'il faut admirer le plus, ou de la générosité du vainqueur ou de la fierté du vaincu.

Un dernier mot. La guerre est terminée et l'ère des ré-

formes sérieuses commence. Les Crétois sont satisfaits d'être gouvernés actuellement par un chrétien, M. Georges Berovitch-Pacha, et ils attendent de son administration le calme et la prospérité.

L'empire turc, d'autre part, qui a montré sur les champs de bataille son courage et sa vitalité, ne peut permettre qu'on ampute quelques-uns de ses membres, parce qu'ils sont malades, pour s'en partager les dépouilles. Au milieu de la crise financière qu'il traverse, il a trouvé le moyen d'améliorer sa situation. L'année dernière, un des membres de notre société, M. Denayer, nous a énuméré les changements heureux réalisés dans les différents moyens de communication, et les précieux effets qui en résultaient pour le commerce et l'industrie belges. Ce qu'il y aurait à souhaiter, c'est qu'au lieu de taper continuellement sur le gouvernement turc comme sur une véritable tête de Turc, on l'aidât au contraire à réaliser les réformes qu'on attend de lui (1).

HENRY HAUTTECOEUR.

(1) On peut consulter pour plus de détails, les ouvrages de MM. Hitier Lacroix, Thenon, Ferrot, Raulin, et quelques articles de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue britannique*.

11.5

9.8





11.5
9.8

DU MÊME AUTEUR

LA RÉPUBLIQUE DE SAN MARINO (Bruxelles, Havermans, 1894).
Prix : 5 francs.

ANDROS, L'ÎLE DES MÉTAUX (Bruxelles, Société générale d'imprimerie, 1895). Édition épuisée.

FLEURETTES ET CHANSONS, poésies (Bruxelles, Havermans, 1895).
Édition épuisée.

ATHÈNES (Bruxelles, Société générale d'imprimerie, 1896). Édition épuisée.

LE ROCHER DE LA BELLE HÉLÈNE (Bruxelles, Société générale d'imprimerie, 1896). Édition épuisée.

AUTOUR DES CINQ CLOCHERS (Bruxelles, Havermans, 1896). Prix :
3 francs.

L'ÎLE DE KÉOS (Bruxelles, Société générale d'imprimerie, 1896).
Édition épuisée.

EN PRÉPARATION

L'ÎLE DE KYTHNOS.



